

Philippe Danino  
Éric Oudin  
Préface d'André Comte-Sponville

Petite philosophie des grandes idées

---

# LE BONHEUR

**EYROLLES**



© Groupe Eyrolles, 2010

ISBN : 978-2-212-54729-0

# Sommaire

<b>Préface</b> .....	7
<b>Avant-propos</b> .....	13
<b>1/ Aristote ou le bonheur d'être excellent</b> .....	15
Pour commencer .....	16
De l'idée du bien à l'idée de bonheur .....	17
Bonheur et excellence :	
le bonheur comme accomplissement ou réalisation de soi .....	19
Le bonheur propre à l'homme :	
la philosophie comme activité contemplative .....	23
« Conditions » du bonheur ; la place du plaisir .....	26
Bonheur et politique .....	30
<b>2/ Épicure ou le bonheur inséparable du plaisir</b> .....	33
Pour commencer .....	34
Une méthode du bonheur .....	35
Des craintes inutiles .....	38
Une arithmétique des plaisirs .....	44
<b>3/ Sénèque ou le bonheur vertueux</b> .....	51
Pour commencer .....	52
Le vrai bonheur .....	53
La vertu sans plaisir .....	58
Le <i>carpe diem</i> stoïcien .....	66
<b>4/ Descartes ou le bonheur comme contentement de l'âme</b> .....	75
Pour commencer .....	76
Se rendre provisoirement « content » .....	77
Se rendre « définitivement » content .....	81
Étudier les passions de l'âme .....	82
Le souverain bien : volonté et générosité .....	84
Le bonheur de la vie philosophique .....	90
<b>5/ Spinoza ou le bonheur de comprendre et d'agir</b> .....	95
Pour commencer .....	96
Le bonheur comme fin, la connaissance comme son moyen .....	97
Désir et affects, passivité et servitude .....	100
L'homme libre et sa joie .....	106

<b>6/ Jean-Jacques Rousseau</b>	
<b>ou le bonheur fait d'autosuffisance et d'équilibre .....</b>	<b>113</b>
Pour commencer .....	114
Le bonheur de l'homme sauvage .....	115
Un bonheur collectif ? .....	118
Les formes du bonheur individuel.....	120
Bonheur et temps .....	124
<b>7/ Kant ou le bonheur par devoir .....</b>	<b>129</b>
Pour commencer .....	130
Le bonheur, un idéal de l'imagination .....	131
Bonheur, éthique et liberté.....	135
Faut-il vouloir faire le bonheur d'autrui ? .....	141
<b>8/ Schopenhauer ou le désir malheureux du bonheur.....</b>	<b>149</b>
Pour commencer .....	150
Le désir de bonheur : une tendance universelle.....	151
Une conception seulement négative du bonheur .....	156
Quel dépassement du malheur ? .....	159
<b>9/ Alain ou le bonheur volontairement .....</b>	<b>165</b>
Pour commencer .....	166
Se croire malheureux .....	167
Maux d'esprit.....	172
Se rendre content .....	177
<b>10/ André Comte-Sponville ou le bonheur désespérément .....</b>	<b>183</b>
Pour commencer .....	184
Une méthode du bonheur .....	184
Les pièges de l'espérance.....	187
Le désespoir et la béatitude .....	191
<b>Bibliographie commentée .....</b>	<b>195</b>
<b>Ouvrages généraux sur le bonheur.....</b>	<b>198</b>

# Préface

« Cet horrible mot, “bonheur”, qui fit couler tant de larmes... » Cette paradoxale formule de Flaubert (dans une lettre à son ami Alfred Le Poittevin) touche juste. Pourquoi pleurons-nous ? Parce que nous voudrions être heureux, et devons bien constater que nous ne le sommes pas, ou guère, ou pas autant que nous le voudrions. « Dites ces mots “ma vie” et retenez vos larmes... » De nombreux philosophes, sur ce point, donneront raison au poète (en l’occurrence Aragon) et au romancier. Le bonheur ne brille, presque toujours, que par son absence. Il est ce que chacun recherche ou poursuit, avec d’autant plus d’acharnement qu’il lui manque davantage. « Qu’est-ce que je serais heureux si... », se dit-il. C’est donc qu’il ne l’est pas. Il court après le bonheur. C’est qu’il ne l’a pas trouvé. Croit-il l’avoir atteint ? Il a peur de le perdre, et voilà déjà son bonheur compromis par l’angoisse...

Faut-il alors renoncer au bonheur ? Qui le peut ? Et pourquoi le ferait-il, sinon pour cesser de pleurer, pour être moins malheureux – pour se rapprocher du bonheur, au moins un peu, en faisant mine d’y renoncer ? Ruse dérisoire et vaine ! Le bonheur, pour chacun, est le but, voilà ce qu’enseignent la plupart des philosophes, qui ne s’en opposent que mieux sur son contenu – ce qu’il est, ce qu’il n’est pas – et les moyens de l’atteindre. Il est peu de sujets, dans toute l’histoire de la philosophie, aussi constants (même s’il fut quelque peu délaissé dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle) et aussi conflictuels. Aristote, dans son génial bon sens, le constatait déjà. Sur ce qu’est le bien suprême, presque tous s’accordent : « C’est le bonheur, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés... Par contre, en ce qui concerne la nature du bonheur, on ne s’entend plus, et les réponses de la foule ne ressemblent pas à celles des sages<sup>1</sup> », pas plus, ajouterai-je, que les réponses des sages ne s’accordent toujours entre elles, ni – encore moins – celles des philosophes. Alain, dans un joli *Propos*, l’avait plaisamment exprimé. Il imagine la rencontre, « au temps de Théodose ou en n’importe quel temps », de trois sages :

---

1. *Éthique à Nicomaque*, I, 2, 1095 a (trad. J. Tricot, Vrin, 1979).

un épicurien, un stoïcien, un chrétien, « chacun avec son petit pain et sa cruche d'eau, chacun avec son manteau de berger et son bâton ». Aucun sage jamais n'a prôné la goinfrerie, ni l'ivrognerie, ni l'amour du pouvoir, de la gloire ou des richesses. Aussi nos trois sages vivent-ils fort simplement, et de trois façons, vues de l'extérieur, fort concordantes. « Ce banquet des sages est beau à voir, écrit Alain, et donne une forte idée de la raison, tant qu'ils mangent et boivent en silence. » Mais les voilà qui parlent, et c'en est fini de leur accord : « Dès qu'ils essaient de s'entendre, tout est perdu<sup>1</sup>. » Convergence des sagesse. Divergence des philosophies. Cela dit quelque chose sur les unes et les autres, et l'on aurait bien tort de mépriser celles-ci au nom de celles-là. Vivre ? Penser ? Les deux sont notre lot, notre exigence, notre devoir peut-être. C'est pourquoi la philosophie ne tient pas lieu de sagesse. C'est pourquoi la sagesse ne dispense pas de philosopher. Le sage est le contraire d'un imbécile heureux. Et quel philosophe se contenterait d'être intelligemment malheureux ?

C'est un grand mérite de ce livre, si riche, si clair, si synthétique, que d'offrir à chacun, sur la question du bonheur, les moyens de s'y retrouver, au moins conceptuellement, d'y voir plus clair ou plus juste, enfin de choisir ou d'élaborer, s'il le souhaite, sa propre doctrine. Le bonheur est-il dans la connaissance (Aristote, Spinoza) ? Dans le plaisir (Épicure) ? Dans la vertu (Sénèque) ? Dans le bon usage des passions, de la raison et de la liberté (Descartes) ? Dans le pur présent de la contemplation, de la rêverie ou du désir (Rousseau) ? Est-il autre chose qu'un « idéal de l'imagination », nécessairement indéterminé et inaccessible ici-bas (Kant), voire qu'une pure illusion, sans contenu positif, sans autre effet que de nous enfermer dans le malheur (Schopenhauer) ? Ou bien au contraire le bonheur est-il cela même que nous vivons, que nous faisons – dans nos actes, dans notre bonne humeur volontaire – lorsque nous cessons de l'imaginer et même de le poursuivre (Alain) ? Tous ne peuvent avoir raison ensemble, ni un seul, à ce que je crois, contre tous les autres. La philosophie est plurielle. À chacun, singulièrement, de se forger la sienne.

---

1. Alain, « Le pain sec », *Propos* du 1er mai 1932, *Pléiade, Propos*, t. 1, p. 1079.

Les deux auteurs de ce livre ont choisi de m'associer à cette illustre compagnie. On me permettra de ne pas commenter le chapitre qu'ils me consacrent, auquel j'aurais beaucoup à ajouter, on s'en doute, et rien à reprendre. Oui, ce que j'ai essayé de penser, après d'autres, c'est que le bonheur, pour autant qu'il soit possible, se trouve dans l'amour, la connaissance et l'action (être heureux, ce serait se réjouir durablement de ce qui est, de ce qu'on connaît, de ce qu'on fait), non dans l'espoir qui le poursuit et nous en sépare. Mais le bonheur est-il possible ? Est-il autre chose, justement, qu'une espérance vaine et néfaste, qui nous voue à la déception, au ressentiment, à l'amertume ? Est-il autre chose qu'un mot, qui fait couler, je reviens à Flaubert, tant de larmes ? Qu'est-ce qui peut faire notre bonheur ? Aucune expérience, Kant a raison, ne permet de répondre absolument à cette question. Pourtant beaucoup d'entre nous (une majorité, d'après les sondages, dans les pays plus ou moins prospères) se disent heureux. Parce qu'ils se mentent à eux-mêmes ? Ce n'est pas sûr. Mais parce qu'ils ont le sentiment de n'être pas malheureux. Il y a là une espèce de sagesse spontanée, qui m'éclaire. Le bonheur, c'est le contraire du malheur. C'est de là qu'il faut partir. Car du malheur, nous avons, parfois, une expérience claire, voire une expérience, pour parler comme Kant, tragiquement *déterminée*. Qu'est-ce qu'être malheureux ? C'est avoir le sentiment qu'aucune joie n'est immédiatement possible. Par exemple parce que vous avez perdu la personne que vous aimiez le plus au monde, ou parce que vous êtes gravement malade, ou parce que vous vivez dans la misère ou l'oppression... Vous vous réveillez le matin : la joie n'est pas là, et vous savez qu'elle ne viendra pas de la journée, que vous ne pourriez être joyeux que si quelque chose d'essentiel changeait dans l'ordre du monde (si cette personne n'était pas morte, si vous n'étiez pas malade, si vous n'étiez pas dans cette situation matérielle ou sociale...). La tristesse envahit tout. Comme la vie se fait lourde, douloureuse, atroce !

Le bonheur, c'est le contraire : quand rien d'important ne vous sépare de la joie. Non, certes, que celle-ci soit toujours réelle, ce n'est qu'un rêve, mais parce que vous la savez immédiatement possible, comme à portée de main, d'esprit ou de cœur. Vous vous

réveillez le matin : la joie est là ou elle n'y est pas, mais vous sentez qu'elle peut venir, qu'elle viendra sans doute, à tel ou tel moment de la journée, puis partira, puis reviendra, avec cette facilité, cette spontanéité, cette légèreté qui rendent la vie agréable. Ces allers-retours, ces fluctuations, ces intermittences, ces *passages*, comme dit Spinoza de la joie, c'est le contenu vrai du bonheur. Qu'est-ce que le bonheur ? Bien sûr pas une joie constante (la félicité), ni une joie éternelle (la béatitude), mais toute portion de temps – c'est ce qui donne raison à Aristote : le bonheur a à voir avec la durée – où la joie semble immédiatement possible. Qu'il ne s'agisse que de possibilité, cela confirme que le bonheur relève en partie de l'imagination (c'est ce qui le distingue de la béatitude, qui serait un bonheur vécu en vérité, et éternel pour cela). Mais cette imagination fait partie de notre vie, tout autant que les actes qu'elle accompagne sans en tenir lieu. C'est pourquoi tout bonheur est discutable, fluctuant, relatif : on est à *peu près heureux*, et c'est ce qui s'appelle être heureux. Et alors ? Être relatif, que je sache, ce n'est pas n'être rien ! D'ailleurs, il suffit d'avoir été vraiment malheureux, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, pour faire clairement la différence. Le bonheur n'est pas un absolu, mais qu'est-ce que c'est bon !

Quant à ceux qui disent que le bonheur n'existe pas, j'avoue avoir quelque peine à les prendre tout à fait au sérieux. Le soupçon me vient, presque inévitablement, qu'ils n'ont jamais été vraiment malheureux. Car celui qui a vécu le malheur (le vrai malheur, non les petites insatisfactions du quotidien), il sait, au moins par différence, que le bonheur aussi existe. De là cette sagesse commune que j'évoquais, que les philosophes auraient bien tort de mépriser. Comment se fait-il que tant de nos concitoyens se disent heureux ? C'est qu'ils ont le sentiment de n'être pas malheureux, et qu'ils en concluent – un peu vite peut-être mais point à tort – qu'ils sont heureux. Ils le sont donc, dirait Montaigne, puisqu'ils ont le sentiment de l'être<sup>1</sup>. Il y a là une espèce de bon sens, qui

1. « Chacun est bien ou mal selon qu'il s'en trouve. Non de qui on le croit, mais qui le croit de soi est content. Et en cela seul la créance se donne essence et vérité » (Montaigne, *Essais*, I, 14, p. 67 de l'édition Villey-Saulnier, PUF, 1965). C'est ce que Marcel Conche, qui cite ce passage, a appelé « le *Cogito* eudémonique de Montaigne : je pense être heureux, donc je le suis » (*Montaigne ou la conscience heureuse*, Seghers, 1964, rééd. PUF, 2002, p. 98).

ressemble à la *phronèsis* (la prudence, la sagesse pratique) des Anciens. Plutôt que de nous sentir malheureux de n'être pas heureux (les larmes de Flaubert ou d'Aragon), apprenons à nous réjouir de ce que la joie soit au moins possible : apprenons à être heureux de n'être pas malheureux ! Ce n'est pas le dernier mot de la sagesse (là-dessus je vous renvoie à Aristote, Épicure, Spinoza...), mais c'est peut-être le premier et le plus nécessaire. Au fond, c'est ce que m'a appris Montaigne (la seule absence, soit dit en passant, que ce livre me laisse regretter) : la sagesse, ce n'est pas d'aimer le bonheur (n'importe quel imbécile en est capable), ni d'aimer la sagesse (n'importe quel philosophe en est capable), mais d'aimer la vie, heureuse ou malheureuse, sage ou non, et aucune ne saurait l'être entièrement. De là une sagesse de second rang (une sagesse pour ceux qui ne sont pas des sages), que j'ai appelée la sagesse du vent, et qui est la vraie : « Moi qui me vante d'embrasser si curieusement les commodités de la vie, et si particulièrement, n'y trouve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu près que du vent. Mais quoi, nous sommes partout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'aime à bruire et à s'agiter, et se contente en ses propres offices, sans désirer la stabilité, la solidité, qualités non siennes<sup>1</sup>. » La félicité ? C'est impossible. La béatitude ? C'est l'exception. Le malheur ? Ce n'est pas la règle – et la philosophie, lorsqu'il nous atteint, n'y peut guère. Reste la vie quotidienne, dans sa fragilité (« C'est chose tendre que la vie, et aisée à troubler<sup>2</sup>... »), avec ses joies réelles ou possibles. Cela importe davantage que le bonheur, ou plutôt c'est le bonheur vrai, tant que le malheur nous épargne. Leçon d'humilité, de lucidité, de courage. N'attendons pas d'être sages pour être heureux, ni d'être heureux pour combattre le malheur.

André Comte-Sponville

1. Montaigne, *Essais*, III, 13, p. 1107.

2. Montaigne, *Essais*, III, 9, p. 950.

# 1 / **Aristote**

ou le bonheur  
d'être excellent

## Pour commencer

Aristote est né à Stagire en Macédoine en 384 av. J.-C. Contemporain de Démosthène, il vit dans cette période où l'hégémonie macédonienne s'étend sur l'ensemble de la Grèce. À 17 ans, il arrive à Athènes. Il y devient l'un des plus brillants élèves de l'Académie de Platon et y reste vingt ans, jusqu'à la mort de Platon (347 av. J.-C.). Il part alors en Asie Mineure où il mène d'intenses recherches dans tous les domaines avant que Philippe de Macédoine lui confie l'éducation de son fils, le futur Alexandre le Grand, alors âgé de 13 ans. Le préceptorat se termine avec la nomination d'Alexandre comme régent du royaume. Vers 334 av. J.-C., Aristote rentre à Athènes, qui s'est soumise à Alexandre. Il y fonde alors le Lycée, école qui s'installe comme bien distincte de l'Académie de Platon. À la mort d'Alexandre, en 323 av. J.-C., Athènes se révolte contre le joug macédonien : après douze années d'enseignement au Lycée, Aristote quitte Athènes pour Eubée, île de la mer Égée, où il meurt en 322 av. J.-C., à l'âge de 63 ans. Le Lycée sera détruit en 84 av. J.-C. Ce qui sans doute distingue cette école des autres, c'est qu'elle s'assigne une tâche encyclopédique, à l'image de l'œuvre d'Aristote lui-même. Les membres du Lycée entreprendront de répertorier tout ce que l'esprit humain avait produit en matière de mathématiques, d'astronomie, de médecine, de poésie, de musique, etc.

Tous les philosophes de l'Antiquité grecque, malgré des conceptions de la morale parfois très divergentes, considèrent la conquête et la conservation du bonheur comme le but ultime de la vie humaine. Aristote ne fait pas exception. *L'Éthique à Nicomaque* se donne comme objet de définir le « souverain bien » et la meilleure façon de vivre. Ce qu'Aristote y propose est bien un *eudémonisme* : le bonheur est ce à quoi tous universellement aspirent, il est le plus grand bien, ce qui est parfaitement désirable et suffisant. Quelle est alors l'originalité de la pensée d'Aristote ? Elle tient au contenu qu'il assigne à cette notion de bonheur : il ne désapprouve pas le sens commun, fait place aux différents

biens de ce monde (richesses, plaisirs) qui sont pour lui autant d'« ingrédients » du bonheur, et ne ménage pas ses sarcasmes à l'égard de ceux qui vantent un bonheur austère et se montrent les ennemis acharnés du plaisir.

## De l'idée du bien à l'idée de bonheur

### **Le bonheur, fin de toute activité humaine**

D'une façon générale, toute recherche, toute activité humaine (la médecine, la stratégie, l'économie, etc.) tend vers un certain but (la santé, la victoire, la production de biens). Ce but, en tant qu'il apparaît souhaitable et digne d'être recherché, peut être caractérisé comme constituant un bien. Existe-t-il cependant une fin de l'activité humaine qui puisse véritablement constituer un bien, ou qui puisse être définie comme bonne en elle-même ? Le problème est que les actions des hommes sont pour le moins diverses et qu'elles définissent par conséquent autant de fins différentes les unes des autres.

*« Comme il y a multiplicité d'actions, d'arts et de sciences, leurs fins aussi sont multiples : ainsi l'art médical a pour fin la santé, l'art de construire des vaisseaux le navire, l'art stratégique la victoire, et l'art économique la richesse' . »*

Mais une classification semble possible au sein de cette diversité, car les différentes activités se subordonnent les unes aux autres : les métiers concernant le soin des chevaux sont subordonnés à l'art hippique, celui-ci à la guerre et celle-là, à son tour, à l'art stratégique. Il est alors possible, dans cette perspective, de distinguer d'un côté des biens simplement utiles, c'est-à-dire qui ne valent que comme moyens pour d'autre chose et, d'un autre côté, des biens qui valent et plaisent *en eux-mêmes et pour eux-mêmes*. Par conséquent, un bien qui vaudrait absolument en lui-même

1. *Éthique à Nicomaque* I, 1, 1094a (trad. Tricot, Vrin).

serait non pas un moyen pour une autre fin, mais la fin ultime de toute activité possible. Quelle est cette fin suprême de toute activité ? Les hommes eux-mêmes la désignent communément comme étant le bonheur.

*« Sur son nom, en tout cas, la plupart des hommes sont pratiquement d'accord : c'est le bonheur, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés<sup>1</sup>. »*

### **Le problème de la définition du bonheur**

Mais, second problème : si tous s'accordent sur son nom, les divergences réapparaissent dès qu'il s'agit de préciser en quoi consiste ce bonheur. Est-ce d'abord un même bonheur que tous les hommes recherchent, ou bien faut-il en distinguer divers types ? Chacun le conçoit à sa façon : les uns le ramènent au plaisir, d'autres aux honneurs, d'autres, enfin, à la richesse, sans compter qu'un même homme l'apprécie diversement suivant les circonstances (s'il est malade, il envie par-dessus tout la santé, s'il est pauvre, la richesse). Or, pense Aristote, faire du plaisir le but de la vie, c'est s'abaisser au niveau de l'animal ; s'attacher aux richesses, c'est confondre la fin avec ce qui est seulement son moyen ; poursuivre les honneurs, enfin, c'est rendre notre bonheur dépendant d'autrui – sans compter qu'honneurs et richesses sont choses bien trop hasardeuses pour constituer un bien souverain. À quoi donc reconnaître le Souverain Bien, c'est-à-dire la fin suprême ?

### **Perfection et autosuffisance**

Les fins qu'on peut poursuivre sont multiples. Certaines, parmi elles, sont recherchées en vue d'autre chose, comme l'activité de l'architecte en vue de jouir d'un logement. Ce sont là des fins imparfaites, alors que « le Souverain Bien est, de toute évidence, quelque chose de parfait<sup>2</sup> », au sens où il représente un achèvement, ce à quoi l'on ne peut ni ne veut rien ajouter. Outre ce caractère

---

1. *Ibid.*, 2, 1095a.

2. *Ibid.*, 5, 1097a.

de *perfection*, le bonheur se présente comme *autosuffisant* – c'est-à-dire qu'il constitue une fin en soi ; se suffire à soi-même, en effet, « c'est ce qui, pris à part de tout le reste, rend la vie désirable et n'ayant besoin de rien d'autre<sup>1</sup> ». Seul, donc, le bonheur est capable de nous combler.

## Bonheur et excellence : le bonheur comme accomplissement ou réalisation de soi

### L'accomplissement de la fonction propre de l'homme

Tous les hommes « assimilent le fait de *bien vivre* et de *réussir* au fait d'être heureux<sup>2</sup> ». Ce que dit là Aristote vaut bien évidemment aujourd'hui : n'avons-nous pas souci de « réussir notre vie » ? de donner à nos enfants tous les moyens de réussir ? Mais si cette réussite doit toucher tout homme en tant qu'homme, en quoi donc consiste-t-il ? On parviendrait sans doute à le dire plus clairement « si on déterminait la *fonction* de l'homme<sup>3</sup> ». Aristote entend par « fonction » d'un être sa tâche propre, celle pour laquelle il est fait et qui le définit ; ainsi, ce qui fait le bon outil, c'est sa vertu ou excellence propre, qui le rend apte à accomplir sa fonction propre. La réussite de l'homme, pour Aristote, est de l'ordre d'une réalisation : celle des fonctions qui lui sont le plus spécifiques, par où il accomplira au mieux sa « tâche » d'homme. De même que chaque partie du corps a sa fonction à remplir, de même que pour quiconque ayant une fonction ou une activité déterminée – joueur de flûte ou cuisinier –

« *c'est dans la fonction que réside [...] le bien, le "réussi", on peut penser qu'il en est ainsi pour l'homme s'il est vrai qu'il y ait une certaine fonction spéciale à l'homme<sup>4</sup>.* »

1. *Ibid.*, 1097b.

2. *Ibid.*, 2, 1095a.

3. *Ibid.*, 6, 1097b.

4. *Ibid.*

L'ultime caractère du bonheur de l'homme, c'est donc *d'accomplir ce qui est le plus conforme à son essence*. C'est là l'idée d'une réalisation de soi, idée qu'il s'agit, pour l'homme, d'actualiser tout ce qui se trouve en puissance dans sa nature et d'atteindre en quelque sorte son point de perfection. Si le bonheur est une fin parfaite, c'est parce qu'il est supposé réaliser la perfection même de notre être.

### **Une « activité de l'âme en accord avec la vertu »**

Il est donc question, pour l'homme, d'atteindre « son meilleur », autrement dit la vertu qui le spécifie comme homme. Par ce terme de « vertu » (en grec : *arété*, qui dérive du superlatif : *aristos*, le « meilleur »), il faut en effet comprendre l'« excellence », c'est-à-dire l'idée d'*un accomplissement de soi selon le meilleur de soi*.

### **Réaliser au mieux sa nature**

La notion de vertu dépasse de beaucoup la sphère de la morale. Le vertueux n'est en rien celui qui s'arrache à la nature, mais bien plutôt le meilleur dans son genre, celui qui accomplit le plus pleinement le type d'être qu'il est. Le meilleur joueur de flûte, le plus grand sportif ou le plus brillant mathématicien ne sont-ils pas ceux qui font preuve du plus de talent, qui excellent le plus dans l'accomplissement de leurs dons ou de leur art ? Le bonheur, défini par la fonction propre de l'homme, apparaît donc comme le couronnement d'un certain genre de vie menée en accord avec la vertu. Mais alors quel est le genre de vie qui permettra à l'homme de réaliser au mieux sa nature ?

Nous nous caractérisons, selon Aristote, par des activités ou fonctions de niveaux différents : une fonction végétative (se nourrir, croître), propre à tout être vivant ; une fonction sensitive, propre à tout animal ; une fonction rationnelle, enfin, qui a ici le sens de posséder la raison, d'exercer la pensée, et qui nous est propre : « chaque homme s'identifie avec cette partie même

[l'intellect], puisqu'elle est la partie fondamentale de son être, et la meilleure<sup>1</sup> ». La recherche de la vie heureuse ne peut se comprendre, chez Aristote, que par l'exercice de cette vertu proprement humaine qu'est *l'aptitude à la vie raisonnable* :

*« Si nous posons que la fonction de l'homme consiste dans un certain genre de vie, c'est-à-dire dans une activité de l'âme et dans des actions accompagnées de raison ; si la fonction d'un homme vertueux est d'accomplir cette tâche, et de l'accomplir bien et avec succès, [...] c'est donc que le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu et, au cas de pluralité de vertus, en accord avec la plus excellente et la plus parfaite d'entre elles<sup>2</sup>. »*

Le bonheur consiste donc à vivre dans la vertu. Cela signifie, pour l'homme, que sa fonction propre et distinctive est l'activité conforme non aux besoins ou aux passions, mais à la *raison*. Mais préciser cette conception du bonheur, défini comme « une activité de l'âme en accord avec la vertu », demande alors d'analyser l'idée de vertu.

## La vertu et ses deux formes

La vertu est de deux genres : *éthique* et *intellectuelle*. La première relève du caractère ou des mœurs et a trait au plaisir et à la peine. Elle n'est de l'ordre ni d'une bonne intention ni d'un don de la nature ni d'un savoir, mais elle est une « disposition acquise » et constante de la volonté, comme une bonne habitude qui doit devenir une seconde nature. Tels sont par exemple le courage, la tempérance, la justice, la générosité ou encore la franchise. La vertu éthique est la recherche d'un *juste milieu* entre deux vices que sont l'excès et le défaut ; elle consiste, en tenant compte des singularités de l'agent et de la situation, à ramener les passions à un usage mesuré, convenable, défini en raison. Ainsi, le courage consiste dans un juste milieu entre la peur et la témérité, et la libéralité est un juste milieu entre l'avarice et de la prodigalité.

1. *Ibid.* X, 7, 1178a.

2. *Ibid.* I, 6, 1098a.

Mais la vertu éthique ne peut s'accomplir que guidée par cette vertu *intellectuelle* qu'est la *prudence*. Les vertus intellectuelles, non plus de caractère mais de pensée, relèvent, quant à elles, de la partie rationnelle de l'âme : science, art, prudence, intellect et sagesse caractérisent des habitudes de méthodes et de réflexion qui doivent régler l'action. Parmi ces vertus, donc, la prudence, définie comme

*« une disposition, accompagnée de règle vraie, capable d'agir dans la sphère de ce qui est bon ou mauvais pour un être humain<sup>1</sup> ».*

Vertu de la bonne délibération, la prudence régleme en quelque sorte l'usage des passions et des sentiments selon les circonstances. Examinant la conformité des moyens avec la fin poursuivie, elle consiste par exemple à déterminer quand il faut être en colère, jusqu'à quel point et avec qui. L'homme prudent est ainsi celui qui sait appliquer, après délibération, les principes généraux aux situations particulières.

Voilà qui semble éclaircir la question du bonheur. L'homme heureux ou accompli sera l'homme prudent (ou encore avisé), qui met en œuvre l'ensemble des vertus morales (il sera un homme courageux, tempérant, juste, etc.). Cependant, cette réponse ne suffit pas tout à fait. Car lorsque Aristote a défini le bonheur comme « une activité de l'âme en accord avec la vertu », il a ajouté une réserve qui laissait les choses en suspens : « en accord avec la plus excellente et la plus parfaite » d'entre les vertus. Quelle est donc, plus précisément, cette vertu la plus haute dont l'activité, ou l'exercice, fait notre bonheur ?

---

1. *Ibid.* VI, 5, 1140b.

# Le bonheur propre à l'homme : la philosophie comme activité contemplative

## L'excellence comme vie orientée vers la « sophia »

Dans sa présentation des vertus intellectuelles<sup>1</sup>, Aristote prend bien soin de distinguer entre la vertu intellectuelle tournée vers l'action (qu'est la prudence) et la vertu intellectuelle pure, qui est la sagesse (*sophia*). Si le bonheur de l'homme se rapporte à la plus haute vertu, il semble alors que son excellence réside dans *le savoir théorique, l'aptitude à connaître la vérité*. L'activité qui n'appartient qu'à l'homme – et qui le distingue dans l'ordre des vivants – est celle de sa raison ; si, dans le cas de la prudence, la raison a affaire aux circonstances variables (choisir tel ou tel représentant, déterminer au mieux le lieu de mon habitation, etc.), elle vise ici *des réalités stables, nécessaires, éternelles*. Consistant dans la meilleure réalisation de la meilleure part de nous-mêmes, le bonheur, pour Aristote, réside dans *une vie orientée vers la sophia, dans une activité contemplative*, comprise comme saisie, par l'intellect, des premiers principes et de la raison de toutes choses.

*« Pour les êtres éternels, les pauvres connaissances que nous en atteignons nous apportent cependant, en raison de l'excellence de cette contemplation, plus de joie que toutes les choses qui nous entourent [...]. Mais d'un autre côté, pour la certitude et l'étendue de la connaissance, la science des choses terrestres a l'avantage. [...] Certains de ces êtres n'offrent pas un aspect agréable, mais la connaissance du plan de la Nature en eux réserve à ceux qui peuvent saisir les causes, les philosophes de race, des jouissances inexprimables<sup>2</sup> »*

1. *Ibid.* 2.

2. *Partie des animaux* I, 5, 644b-645a (trad. Le Blond, Aubier).

### Le bonheur de connaître

Ce bonheur, par quoi l'homme réalise au mieux ce qui le caractérise comme homme, ne relève pas d'une sorte de contemplation mystique. La vie de l'esprit, pour Aristote, cela consiste d'abord à rechercher, à observer (l'histoire, la nature, les différentes cité, etc.) et à réfléchir sur ces données observées (les classer, les comparer, chercher leur cause, etc.) : c'est ce plaisir, procuré par la compréhension et la connaissance des choses et du monde qu'Aristote souligne, tant celles des substances éternelles et incorruptibles (les astres et les sphères célestes) que celles des substances périssables, soumises au devenir. C'est un bonheur, pour l'esprit, de connaître, parce qu'en l'étude de la nature, c'est non seulement à une activité proprement humaine que nous nous livrons, mais c'est aussi un art divin que nous découvrons.

Un poème de Goethe, intitulé « Parabase », exprime un tel sentiment en lequel se nouent l'effort de l'esprit et l'admiration pour l'objet de son étude :

« Joyeusement, depuis combien d'années  
L'esprit avec ardeur s'attache  
À rechercher, à explorer  
Comment vit, comment crée la Nature ?

Éternelle unité,  
Qui se découvre sous mille formes  
Le grand en petit, le petit en grand,  
Chaque chose selon sa loi

Se transformant, se maintenant,  
Proche et lointaine, lointaine et proche,  
Formant et métamorphosant.  
- Et je suis là pour admirer ! »

## Le bonheur de l'activité philosophique

Mais la vie contemplative s'approfondit encore avec la connaissance de ces êtres les plus sublimes de par leur nature, que sont ceux de la métaphysique (et au plus haut point Dieu) laquelle, avec les mathématiques et les sciences de nature, constitue les trois branches, selon Aristote, de la sagesse théorique<sup>1</sup>. Par conséquent, si le bonheur est l'activité de ce qu'il y a de plus noble en nous,

*« que ce soit donc l'intellect ou quelque autre faculté qui soit regardé comme possédant par nature le commandement et la direction et comme ayant la connaissance des réalités belles et divines [...], c'est l'acte de cette partie selon la vertu qui lui est propre qui sera le bonheur parfait<sup>2</sup>. »*

Ce bonheur, comme le précise le spécialiste de la philosophie antique Pierre Hadot, désigne

*« d'une part, le mode de connaissance qui a pour but le savoir pour le savoir et non pas une fin extérieure à lui-même, et, d'autre part, le mode de vie qui consiste à consacrer sa vie à ce mode de connaissance<sup>3</sup>. »*

Le véritable bonheur est activité strictement intellectuelle, de contemplation ; ayant sa fin en elle-même et ne visant rien qui puisse être supérieur, cette activité est par excellence celle du philosophe.

## Une vie trop divine ?

Mais elle tend alors à élever l'homme au-dessus de la condition ordinaire et à être ainsi activité de ce qu'il y a de divin en lui. C'est pourquoi Aristote assortit aussi sa description de la vie contemplative de réserves qui semblent en rendre la jouissance problématique pour l'homme : « une vie de ce genre, écrit-il, sera

1. *Métaphysique E*, 1026a (trad. Tricot, Vrin).

2. *Éthique à Nicomaque X*, 7, 1177a.

3. *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (Gallimard, 1995, coll. « Folio-Essais », p. 129).

trop élevée pour la condition humaine<sup>1</sup>. » Aussi l'homme doit-il surtout y tendre comme si le bonheur de celui qui cherche était supérieur au bonheur de celui qui sait.

Aristote prend donc en compte notre nature. Il voit non seulement que l'homme ne saurait totalement s'absorber dans la vie contemplative, mais aussi, du coup, que le bonheur ne saurait s'exempter de certaines conditions matérielles :

*« Le sage aura aussi besoin de la prospérité extérieure, puisqu'il est un homme [...] ; il faut aussi que le corps soit en bonne santé, qu'il reçoive de la nourriture et tous autres soins<sup>2</sup>. »*

Si ces conditions peuvent apparaître comme des restrictions aux caractères de perfection et d'autosuffisance du bonheur, elles ne sauraient pour autant en faire un idéal inaccessible. Quelle importance et quelle place précises Aristote accorde-t-il donc, pour le bonheur, aux conditions extérieures ? N'est-ce pas là d'ailleurs un problème qui se pose à chacun ? Si nous pensons qu'être heureux, pour une part, dépend de nous, n'avons-nous pas aussi bien le sentiment d'accidents toujours possibles ? que des bonnes – ou de mauvaises – rencontres peuvent se montrer déterminantes ? qu'avoir un meilleur salaire ou qu'être davantage reconnu des autres arrangerait bien des choses ?

## « Conditions » du bonheur ; la place du plaisir

### **La question des biens extérieurs et de la « fortune »**

L'existence humaine est suspendue à des aléas, revers de fortune ou malheurs qui ne peuvent pas toujours être totalement maîtrisés et qui peuvent venir entraver la possibilité d'une vie heureuse. C'est donc dire que la vertu ne suffit pas au bonheur et que celui-ci requiert encore un « cortège » de biens extérieurs ainsi qu'une certaine bonne fortune.

---

1. *Éthique à Nicomaque* X, 7, 1177b.

2. *Ibid.* 9, 1178b.

En effet, d'un côté,

*« de nombreuses vicissitudes et des fortunes de toutes sortes surviennent en effet au cours de la vie, et il peut arriver à l'homme le plus prospère de tomber dans les plus grands malheurs au temps de sa vieillesse<sup>1</sup> ».*

D'un autre côté, le bonheur, précise Aristote, ne peut être achevé sans des amis, sans qu'on dispose de biens du corps (santé, intégrité), de biens extérieurs (des ressources suffisantes, une réputation honorable, etc.) ainsi que de circonstances qui ne dépendent pas toujours de soi (des occasions d'avoir peur ou de souffrir sans lesquelles n'existerait nul courage, des moyens financiers sans lesquels nulle générosité ne serait possible).

### **Quelle place convient-il de leur accorder ?**

Cependant, les biens extérieurs, pour nécessaires qu'ils soient, restent limités. Point n'est besoin d'un excès d'abondance :

*« On peut, sans posséder l'empire de la terre et de la mer, accomplir de nobles actions, car même avec des moyens médiocres on sera capable d'agir selon la vertu<sup>2</sup>. »*

Quant à la fortune, il ne saurait être question d'en faire dépendre le bonheur, car ce serait là le soumettre à tous les aléas et le concevoir comme un don ; s'il réside dans l'activité conforme à la vertu, alors les éléments de la fortune ne sont que « de simples adjutants dont la vie de tout homme a besoin<sup>3</sup> ».

### **« Mais tu as tout pour être heureux ! »**

Selon Aristote, le bonheur est au-dessus des vicissitudes de la fortune, et même si « nous avons tout pour être heureux », comme on dit, nous pouvons ne pas l'être. Faut-il, pour notre bonheur, une belle maison, un amour partagé, de beaux enfants

1. *Ibid.* I, 10, 1100a.

2. *Ibid.* X, 9, 1179a.

3. *Ibid.* I, 11, 1100b.

ainsi qu'un bon salaire ? Ce sont là des conditions sans doute importantes mais qui, au fond, même satisfaites, ne suffisent pas au bonheur. Certes, il est vrai qu'on ne peut être dit « heureux » si l'on ne cesse de subir des infortunes et des malheurs. Toutefois, précise Aristote, si les hommes ne peuvent espérer échapper aux échecs, à la vieillesse, à la maladie et à la mort, il n'est pas vrai pour autant qu'ils ne sont pas heureux. En effet, l'homme vertueux ne peut être vraiment malheureux s'il est celui qui garde la certitude qu'aucun travers de la fortune ne peut lui faire commettre d'action basse et indigne de lui.

De même que le meilleur général n'est pas nécessairement celui qui remporte la victoire (car toutes les circonstances de la guerre ne sont pas en son pouvoir) mais celui qui tire le meilleur parti des conditions qui lui sont faites, de même, l'homme vertueux s'emploiera à tirer le meilleur parti des diverses circonstances, et l'adversité sera pour lui l'occasion d'exercer sa vertu de prudence et sa *grandeur d'âme*.

### La place du plaisir

On aura compris que le bonheur, pour Aristote, ne passe par aucune espèce d'ascétisme, d'autant qu'il n'hésite pas à valoriser le plaisir. Certes, le désir de bonheur ne doit pas être assimilé au désir de plaisir, car cela serait à coup sûr privilégier les plaisirs du corps et laisser libre cours à des comportements susceptibles de dériver vers la licence et la débauche. Pour autant, le plaisir ne saurait être étranger à ce à quoi nous faisons et tendons, car sans activité, « il ne naît pas de plaisir, et toute activité reçoit son achèvement du plaisir<sup>1</sup> ».

C'est cette notion d'« achèvement » qui permet de situer la place du plaisir dans le bonheur. Il est à concevoir comme *l'effet ou le couronnement d'une activité accomplie*. En d'autres termes, le plaisir n'est pas lui-même le but ou la fin de l'activité, car ce que nous désirons, c'est l'accomplissement de notre fonction propre ; mais il *s'ajoute* légitimement à la vertu, parachève l'acte, « comme une sorte de fin survenue par surcroît<sup>2</sup>. » Le plaisir est donc toujours

---

1. *Ibid.* X, 5, 1175a.

2. *Ibid.* 4, 1174b.

second et ne se comprend que comme l'effet heureux d'une activité qui s'exerce conformément à la nature de l'être. Tel est le plaisir du musicien à la suite d'un concert réussi, celui du médecin parvenant à guérir le malade ou celui du savant qui parvient à saisir la cause d'un phénomène.

### **Une vie accomplie jusqu'à son terme**

Il faut encore ajouter qu'être vertueux un instant ne suffit pas : la perfection du bonheur atteint par une vie ne s'apprécie pleinement qu'au moment où cette vie s'est accomplie jusqu'à son dernier jour, puisque, comme nous le savons,

*« une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour : et ainsi la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'œuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps<sup>1</sup> ».*

Le bonheur, comme la vertu qui en est la condition, ne se juge donc qu'au soir d'une vie, quand plus rien de ce par quoi nous avons réalisé l'excellence qui nous est propre, ne peut plus se défaire. Une définition complète du bonheur doit ainsi comprendre les trois grands éléments évoqués :

*« [l'homme heureux est celui] dont l'activité est conforme à une parfaite vertu et suffisamment pourvu de biens extérieurs, et cela non pas pendant une durée quelconque mais pendant une vie complète<sup>2</sup>. »*

---

1. *Ibid.* I, 6, 1098a.

2. *Ibid.* II, 1101a.

## Bonheur et politique

### Vie active et vie contemplative

Si Aristote semble bien faire de la vie contemplative le bonheur suprême et la situer au-dessus de l'excellence du citoyen – dont la plus haute vertu est la prudence –, il n'en faut pas moins souligner le lien des deux genres de vie :

*« La vie la plus parfaite doit nécessairement être la même, aussi bien pour chaque homme en particulier que pour les États et les hommes pris collectivement<sup>1</sup>. »*

Vie active et vie contemplative doivent être ici conçues comme complémentaires. D'un côté, le bonheur de l'individu, comme on l'a vu, dépend en partie de conditions sociales, et c'est dans la cité que le savant peut trouver le loisir nécessaire à la contemplation. D'un autre côté, l'étude de l'âme ou du caractère s'impose à l'attention du politique : si le bonheur relève bien d'une activité de l'âme, « il est évident que le politique doit posséder une certaine connaissance de ce qui a rapport à l'âme<sup>2</sup> ».

### La vie heureuse comme finalité du politique

La tâche de la politique est de produire le bien commun. C'est à travers les dispositions législatives et l'action éducative que l'homme politique doit s'efforcer de faire accéder chaque citoyen au bonheur – car seule une âme ployée assez tôt aux exigences de l'ordre peut se livrer à l'étude de la morale et recevoir avec fruit les leçons de la sagesse<sup>3</sup>. L'État lui-même n'a donc d'autre fin que de réaliser la perfection de l'homme.

Mais s'il en est ainsi, qu'est-ce donc qui va permettre de définir la sphère proprement humaine du politique ? le système de production, d'échanges et de consommation, qui caractérise la réalité économique ? Mais les sociétés animales témoignent aussi bien d'un réseau de production et de distribution. Alors les liens

---

1. *Politique* VII, 3, 1325b (trad. Tricot, Vrin).

2. *Éthique à Nicomaque* I, 13, 1102a.

3. *Ibid.* X, 10.

militaires pour la défense commune ? Mais la cité ne se réduit pas à une association défensive – également observable chez certaines espèces animales.

Sans doute la possession d'un territoire, la sécurité militaire et l'équilibre économique sont-ils des conditions nécessaires à l'existence d'un État. Mais la relation authentiquement politique se fonde sur la justice et sur le partage d'un patrimoine commun d'idées, d'expériences et de valeurs. C'est là poser un genre de vie qui dépasse le simple niveau biologique de la satisfaction des besoins, et qui peut être appelé *le bien vivre* ou *vie heureuse*. Ce qui définit la sphère proprement politique est ainsi cette finalité éthique qu'est le *bonheur* : si la cité est formée au début pour satisfaire les seuls besoins vitaux, elle n'est pas constituée « en vue de la seule existence matérielle, mais plutôt en vue de la vie heureuse<sup>1</sup> ».

### **La sociabilité naturelle de l'homme**

Une telle conception peut aujourd'hui nous étonner, nous qui n'attendons pas d'un État qu'il nous apporte le bonheur, chose que nous pourrions même trouver très suspecte ! Nous faisons plutôt du bonheur une affaire essentiellement privée, qu'on pense trouver davantage en famille qu'au travail, davantage dans l'amour que par le moyen des institutions et des lois. C'est que nous ne sommes plus Grecs. Pour ces derniers, c'est seulement dans la cité que la vie humaine peut trouver son expression complète. La vie sociale, en effet, répond à une exigence de la nature raisonnable de l'homme. Ce dernier, plus qu'aucun autre animal, est « par nature un être politique<sup>2</sup>. » Une communauté, familiale comme politique, n'est possible qu'à la condition d'un partage de valeurs et de sentiments moraux ; or, de tous les animaux, l'homme est « le seul à avoir le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et des autres notions morales », et à pouvoir les définir et les signifier par le discours<sup>3</sup>. Cette « sociabilité » – ou « civilité » – naturelle signifie que nous sommes faits pour vivre les uns avec

1. *Politique* III, 9, 1280a.

2. *Éthique à Nicomaque* I, 5, 1097b.

3. *Politique* I, 2, 1253a.

les autres. Mais elle signifie surtout que l'homme ne se suffit pas à lui-même et qu'il a besoin de ses semblables, non seulement pour se perpétuer et vivre, mais encore pour réaliser la perfection de sa nature raisonnable.